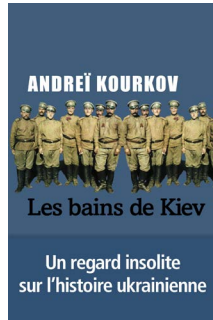


ANDREÏ KOURKOV



Les bains de Kiev

Un regard insolite
sur l'histoire ukrainienne



Vingt-huit soldats de l'Armée rouge ont mystérieusement disparu aux bains municipaux, en plein cœur de Kiev. N'ont été retrouvés que leurs vêtements laissés au vestiaire. Ont-ils déserté? Ont-ils été assassinés? Si oui, par qui? Des brigands, des agents de la contre-révolution? Mais en cette fin d'avril 1919, Kiev est le théâtre de tant de meurtres et de complots que Samson, jeune enquêteur de la milice, aura bien du mal à démêler cet écheveau d'indices contradictoires. Le maître ukrainien de l'absurde nous promène, au gré de l'enquête, dans la capitale d'une Ukraine en proie aux turbulences politiques, pas si éloignées de l'époque actuelle...

Le grand feuilleton historique de Kourkov

Andreï Kourkov, le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe, est né en Russie en 1961 et vit à Kiev. Depuis la publication de son roman *Le Pingouin*, ses livres sont traduits dans le monde entier. *Les Abeilles grises*, Prix Médicis étranger 2022, a reçu un accueil international exceptionnel.

« Les couleurs d'une fresque sociale en temps de guerre. » *Le Figaro littéraire*

Andreï Kourkov

Les bains de Kiev

*Traduit du russe (Ukraine)
par Paul Lequesne*



Liana Levi

Chapitre 1

En proie à l'insomnie, Samson quitta la chambre à coucher en plein milieu de la nuit. Il sortit discrètement, sur la pointe des pieds pour ne pas troubler le sommeil de Nadejda, et s'en fut d'abord au salon, puis à la cuisine. Dans l'obscurité, ses doigts rencontrèrent la froideur du seau de mesure en cuivre apporté par le docteur Vatrroukhine. Il plongea aussitôt la main dans le col étroit du récipient et en tira la dernière pomme en saumure. Elle craqua bruyamment sous ses dents, son acidité lui rafraîchit la langue et les lèvres.

L'unique fenêtre de la cuisine donnait sur une ville fatiguée d'émotions, sommeillant dans d'impénétrables ténèbres. Les réverbères étaient éteints. Pas la moindre lueur n'éclairait les bâtiments d'en face, aussi demeuraient-ils invisibles. Tout semblait recouvert d'une épaisse couche d'encre de Chine. Au point que Samson ne sentait plus sous ses pieds un solide plancher, mais une surface mouvante, prête à s'entrouvrir à tout moment et à l'engloutir. Il faillit même perdre l'équilibre, ébranlé par ce sentiment ou par la fatigue que le sommeil n'avait pas effacée. Sa main se tendit à tâtons vers l'espagnolette. Une brise fraîche et un peu humide lui souffla au visage.

Il regarda au-dehors. Tout était d'un noir profond. Alors il retint son souffle et prêta l'oreille.

La ville était silencieuse et ne daignait même pas manifester sa présence par quelques bruits infimes. Et Samson eut beau redoubler d'attention, il ne perçut que le battement accéléré de son propre cœur. Ainsi qu'un léger bruit, comme celui de griffes éraflant du bois. Il tourna la tête vers la table de cuisine, pensant qu'une souris était venue la visiter.

Mais la cuisine restait silencieuse. Samson comprit alors que c'était une autre table que la souris avait traversée : le bureau de son défunt père, réquisitionné en mars par des soldats de l'Armée rouge conformément au décret sur le mobilier superflu, et transporté au commissariat du quartier de la Lybed. Samson avait suivi le meuble paternel dans l'espoir de le récupérer, pour lui-même échouer là-bas d'étrange manière, et devenir enquêteur de la milice des « ouvriers et paysans », alors que ni les uns ni les autres n'étaient représentés dans sa famille.

Il se rappela la conversation des deux tchékistes qu'avait surprise un peu plus tôt dans la nuit son oreille coupée, enfermée dans un tiroir du meuble. Peut-être était-ce justement ce bref échange qui l'empêchait de trouver le sommeil ? Que cherchaient-ils dans la pièce qu'il occupait là-bas ? Que cherchaient-ils dans son bureau ? Pourquoi étaient-ils si persuadés de son caractère sanguinaire ? Pourquoi le pensaient-ils capable d'abattre un homme, d'extraire les balles de son corps encore chaud et par-dessus le marché de couper l'oreille du mort à titre de souvenir ? C'était d'une telle sauvagerie ! Mais les hypothèses que les deux agents formulaient à son sujet semblaient susciter chez eux un véritable enthousiasme et même, eût-on dit, une sorte de jalousie mêlée de crainte !

Bien sûr, c'était l'oreille elle-même, toujours intacte, qui les induisait en erreur. Mais Samson en était le premier émerveillé. Émerveillé autant par le pouvoir qu'elle avait de lui transmettre à distance les bruits et les conversations qui résonnaient près d'elle, que par ce don quasi divin, dépassant l'imagination, de ne subir aucune altération. Comment une oreille tranchée par un coup de sabre cosaque en mars pouvait-elle encore conserver fin avril le même aspect chaud et palpitant de vie. Peut-être était-ce pour de bon un miracle du Tout-Puissant. Peut-être le Seigneur protégeait-il de cette manière les âmes pures contre les cosaques pillards et les soldats maraudeurs. Ou bien était-ce le temps lui-même qui s'était arrêté, avait suspendu ses lois du vieillissement et de la flétrissure pour répondre à la barbarie qui régnait en tout lieu ces dernières années?

C'est qu'en effet personne ne pouvait plus achever sa vie en son grand âge, à l'abri des tracas et du besoin, ni s'éteindre paisiblement entouré de sa famille. La mort à présent n'était plus entre les mains de Dieu, mais entre celles des antéchrists. C'étaient là les paroles que la veuve du concierge répétait à tout propos quand elle était mécontente. Ou plutôt non, c'en était d'autres qu'elle bougonnait: «Le pouvoir est aux mains de l'antéchrist!» Voilà ce qu'elle disait. Cependant ces fameux «antéchrists» étaient guettés eux aussi par la même mort, absurde, fortuite, aveugle. Et parfois pire encore: inexplicable, ne laissant nul corps derrière elle.

Les pensées de Samson se tournèrent alors vers les soldats de l'Armée rouge mystérieusement disparus aux bains de la place de Galicie. Vers ces hommes qu'on avait rassemblés, habillés et armés pour semer la mort parmi les ennemis de classe, et qui eux-mêmes s'étaient comme

évanorés, laissant leurs fusils à la caserne, et bottes, pantalons et vareuses au vestiaire de l'établissement. Non, Samson trouvait déplacé de les qualifier d'antéchrists. La veuve du concierge était bien libre de nommer qui elle voulait comme elle voulait, Samson quant à lui, de par sa fonction, n'en avait aucun droit. Pour lui, officiellement, ces vingt-huit disparus comptaient pour des victimes. Et leur statut ne pourrait changer que dans un seul cas : si on les retrouvait vivants.

Une fraîche humidité nocturne avait envahi la pièce, qui obligea Samson à refermer la fenêtre. Les odeurs de cuisine se ranimèrent et imprégnèrent à nouveau l'air enclos dans la pièce. La plus forte était celle émanant du sac de basin rempli d'oreilles de porc séchées, offert par Li Yu Yeh, son camarade chinois, pour le remercier de l'avoir tiré des griffes de la Tchéka.

« Et si j'en donnais la moitié à la veuve du concierge ? » songea Samson en refermant sans bruit la porte derrière lui, pour éviter que l'odeur du sac ne s'infiltrât dans le salon.

Avant d'entrer dans la chambre à coucher, Samson se figea un instant. Le docteur Vatrroukhine venait d'émettre un brusque ronflement dans l'ancien cabinet de travail de son père. Il crut ensuite entendre une latte de parquet grincer. Puis de nouveau le silence régna dans l'appartement.

Bien que Samson lui eût cédé la pièce qu'il occupait naguère, il arrivait au docteur de se rendre en pleine nuit dans le bureau, avec drap, couverture et oreiller, pour s'installer sur le sofa, lequel pourtant ne souffrait aucune comparaison en matière de confort avec le lit de son hôte. Il agissait ainsi, mû de toute évidence par un sommeil agité ou par un besoin névrotique de s'abriter dans une

pièce plus réduite. Comme si la crainte d'être mobilisé à Moscou, qui l'avait conduit à quitter sa demeure pour aller vivre chez Samson et Nadejda, continuait de le poursuivre sans lui laisser de repos.

En dépit de toute sa débonnaire persévérance et d'un désir manifeste de passer pour une sorte de membre de la famille, le docteur restait aux yeux de Samson un personnage un peu superflu, étranger à son foyer. Même si, en même temps, sa présence le rassurait le soir, quand il ne pouvait regagner assez tôt l'appartement pour tenir compagnie à Nadejda à son retour du travail.

Samson parvint à somnoler jusqu'à l'aube, dans la douce chaleur du corps de Nadejda. Mais peu avant le lever du soleil, les soldats disparus des bains vinrent se glisser malgré tout dans son sommeil. Si bien que les yeux de Samson s'ouvrirent tout seuls, interrogateurs, et après eux ce fut tout son corps qui tressaillit et réclama de bouger en toute conscience.

Une demi-heure plus tard, les marches de bois du commissariat de la Lybed grinçaient sous ses pieds.

Après avoir inspecté son bureau et vérifié que la boîte à bonbons qui renfermait son oreille était toujours dans le tiroir supérieur gauche après la visite nocturne des tchékistes, Samson ressortit dans le couloir.

Sur le plancher du débarras s'élevait une montagne de sacs de jute bien ventrus, chacun la gorge nouée d'une ficelle à laquelle pendait une étiquette de bois de la taille d'une main d'enfant, marquée d'un numéro violet. Vassyl, la mine acerbe, était assis, penché sur le registre des pièces à conviction ouvert devant lui.

Au grincement de la porte, il se retourna.

« Bonjour ! »

Samson hocha la tête à l'adresse du maître des lieux et observa à son tour les sacs.

« Ce sont leurs affaires ? demanda-t-il.

– Eh oui, acquiesça Vassyl. Je n'ai nulle part où les mettre !

– Je vais les prendre, dit Samson d'une voix tranquille. Il me faudrait aussi vingt-huit mannequins...

– Quoi ? s'exclama Vassyl, surpris. Mais où vais-je te les dégoter ? » Il secoua la tête, navré. « Faut-il organiser une nouvelle saisie chez les tailleurs ? »

Samson tout à coup s'anima.

« Vingt-huit, ce n'est peut-être pas la peine, concédait-il. Vingt-sept suffiront. J'en ai déjà un : celui destiné au costume de Jacobson. »

La joie soudaine de Samson laissa Vassyl indifférent. Il se contenta de secouer une nouvelle fois la tête d'un air mécontent, puis scruta les profondeurs du local rempli de tout un bric-à-brac.

Samson lui aussi sonda du regard l'éclectique collection de vêtements et d'objets. Sacoques, bottes, baratte de bois, boîtes en carton. Il en eut les yeux brouillés.

« Et si on se passait de mannequins ? » se demanda Vassyl tout haut en regardant les sacs de jute.

À l'expression de son visage, Samson comprit qu'il venait de toucher à la solution du problème.

« Et si on clouait au mur vingt-huit crochets à vêtements, comme aux bains ? On aurait toutes les fringues alignées, les bottes sous les vareuses, les falzars glissés dans les bottes jusqu'à l'entrejambe. Pour qu'ils ne tombent pas. Les chaussettes et les caleçons eux aussi dans les bottes, mais au fond. Et pour que rien ne se mélange, on pourrait aussi passer une ficelle à travers les manches et les jambes de pantalon. La ficelle, c'est pas ça qui manque ici !

– Mais ça donnera une sorte de vestiaire, et pas une vraie vision des personnes disparues, soupira Samson. Alors que si on passait les uniformes sur des mannequins, on comprendrait mieux. On pourrait presque leur parler... »

Vassyl esqua une moue de ses lèvres minces et regarda Samson dans les yeux d'un air soupçonneux.

« Combien il faut de gnôle pour en arriver à causer avec un mannequin ? À lui serrer la main, pour ainsi dire ? lâcha-t-il, en s'efforçant malgré tout de ne pas paraître insultant. Et si on en colle autant dans la pièce, il faudra aussi virer les bureaux ! »

Samson haussa les épaules, hésitant.

« Oui, c'est beaucoup, concéda-t-il à contrecœur. Mais c'est que chacun a des lettres dans ses poches, des laissez-passer, des photos de sa femme... ajouta-t-il, pensif. Ce sont des personnes comme tout le monde. Et tous ces éléments peuvent permettre de faire connaissance avec eux... »

Vassyl émit un bruit de gorge dubitatif.

Samson, lui, s'imagina une rangée de mannequins en uniformes de l'Armée rouge, avec des papiers numérotés épinglés à leurs épaules.

« Et s'ils étaient encore en vie ? se demanda-t-il soudain à haute voix.

– Un gars à poil, ça peut pas vivre bien longtemps ! soupira Vassyl. Et pour fouiller dans leurs poches, on peut se passer de mannequins ! »

Samson, plongé dans ses réflexions, ne prêta pas l'oreille aux paroles du conservateur en chef des pièces à conviction.

« Et s'ils avaient déserté ? reprit-il, développant sa pensée. Quelqu'un les attendait peut-être à côté des bains avec d'autres vêtements ? »

– Mais comment sortir dans la rue, nu et en groupe, sans se faire remarquer? » objecta Vassyl.

Samson réfléchit.

« Oui, en effet... Difficile de passer inaperçu en pareil cas. Mais ils pourraient s'être changés à l'intérieur des bains, non? Il faut retourner inspecter les lieux! »

Des pas pesants retentirent derrière la porte.

« Ah, voilà où vous êtes! »

Le commissaire Naïden venait de passer la tête par l'embrasure. Sa vareuse était froissée. Ses yeux rouges et son visage un peu bouffi exprimaient une extrême inquiétude.

« Si on m'emmène demain rue des Jardins et que la Tchéka m'y fusille pour négligence, c'est toi qui en seras responsable! » Il planta un index impérieux dans la poitrine de Samson. « Même si je pense qu'ils t'arrêteront et te fusilleront le premier! ajouta-t-il.

– Mais quoi? Que se passe-t-il? »

Samson avait reculé d'un demi-pas et oublié d'un coup mannequins et soldats.

« Les hommes envoyés chercher Chpakevitch sont revenus les mains vides. Il a pris la fuite avec sa femme. Leur maison est fermée, ils ont confié leur chien aux voisins dès hier matin. Les gars ont monté la garde toute la nuit autour de la baraque, pensant qu'il reviendrait. Mais à présent nous ne pouvons plus mettre en œuvre la sentence. Autrement dit, nous ne pouvons plus signer l'acte d'exécution et d'inhumation du corps. Bref, l'affaire n'est toujours pas classée. Si Abiazov l'apprend, je ne donne pas cher de notre peau! »

Au milieu de la soudaine anxiété qui s'était emparée de lui, Samson ressentit une joie secrète: celle d'apprendre que Chpakevitch s'était enfui et n'avait donc pas été fusillé.

Vassyl se tenait silencieux, comme étranger à l'affaire, le visage de pierre. Tout à coup il s'anima, secoua la tête, porta les doigts à sa courte moustache, comme pour vérifier qu'elle était bien en place, puis se tourna vers Samson.

« Nous pourrions l'exécuter à l'avance, suggéra-t-il.

– Comment ça ? s'enquit Naïden, interloqué.

– Eh bien, on pourrait inscrire dans le rapport qu'il a été fusillé, mais on le fusillera quand on l'aura retrouvé.

– Une exécution, c'est un coup de feu et un rapport, pas un rapport seulement, dit le commissaire, maussade.

– On tirera le coup de feu, on rédigera le rapport, on le signera, puis on distribuera la photo de Chpakevitch à nos informateurs, à eux de le dénicher ! » Vassyl parlait d'un ton de plus en plus convaincant. « Avons-nous sa photo ? » demanda-t-il à Samson.

Celui-ci hocha négativement la tête.

« Bon, fit Naïden. Faisons comme ça. À minuit pile, Samson tirera un coup de pistolet dehors, dans la remise à calèches. Puis nous monterons chez moi et établirons le document indiquant que l'agent enquêteur Samson Koletchko a procédé à l'exécution en notre présence, la tienne, Vassyl, la mienne, et celle de Kholodny.

– Pourquoi moi ? s'indigna Samson.

– Pour réparer ta faute, faire oublier ta réticence à signer le prononcé du verdict, expliqua Naïden avant de reporter son regard sur Vassyl et de continuer. Nous enverrons une copie du rapport à Abiazov et nous classerons l'affaire. Où est Kholodny ?

– Au rez-de-chaussée, je crois.

– Trouve-le et dis-lui de monter me voir. Et prépare du thé ! »

Le visage de Naïden n'exprimait plus la même inquiétude. Il jeta à Samson un regard ironique, dénué de bienveillance, et sortit en claquant la porte.

Chapitre 2

Une fois installé à son bureau, Samson considéra le pan de mur entre les deux fenêtres, où deux jours plus tôt était encore placardé le schéma de découpe d'une carcasse de porc. À présent l'affiche traînait sur le plancher.

Dans sa tête résonnèrent à nouveau les voix des tchékistes fouillant dans ses tiroirs la nuit passée. C'étaient eux qui avaient décroché l'image pour l'examiner plus attentivement. Ils l'avaient mentionnée dans leur conversation, pour finalement aboutir à des conclusions totalement farfelues quant au caractère et aux penchants prétendument sadiques de Samson.

Pour se distraire de ces pensées, il s'obligea à réfléchir à la disparition des soldats. L'heure aurait été idéale pour une nouvelle visite aux bains. Mais mieux valait l'effectuer à deux, en compagnie de Kholodny. Lui-même avait déjà tout inspecté là-bas, la veille au soir, regardant sous les bancs et fouillant les moindres recoins des vastes salles du rez-de-chaussée. Mais pas la moindre piste, pas le moindre indice ! S'il s'y rendait avec Serguy, peut-être repéreraient-ils de nouveaux détails. Deux paires d'yeux valaient mieux qu'une. Chacun, après tout, regarde les choses à sa manière, et par conséquent les perçoit différemment. Où diable Naïden avait-il pu l'envoyer ?

Un quart d'heure plus tard, n'espérant plus un prompt retour de son camarade, Samson alla interroger

Vassyl, lequel lui apprit que Kholodny était parti avec un cocher quérir des rations de vivres aux magasins de la gare fluviale. Il était absurde d'attendre davantage, aussi décida-t-il de retourner seul aux bains pour réexaminer minutieusement les lieux de l'étrange incident.

Depuis la mystérieuse disparition des soldats, les bains étaient restés fermés au public, de sorte qu'il ne pouvait s'y trouver personne d'étranger à l'établissement. Il avait personnellement interrogé ses employés, puis transcrit de mémoire leurs témoignages sur papier. Ces trois feuilles avaient donné un début matériel au dossier qu'il avait tout de suite baptisé *Affaire des bains*.

À présent, après avoir relu et rangé ses notes, il savait qu'il devait parler à nouveau avec le responsable de la chaufferie. Mais s'il voulait être honnête avec lui-même, c'était tout le personnel qu'il devrait réinterroger, y compris le vieux garçon des bains, le père Karp, et le préposé au vestiaire. Le fait est que ces trois pages rédigées après coup non seulement ne permettaient pas de dresser un tableau de la journée en cause, mais au contraire en brouillaient même le déroulement à force de détails inutiles et sans rapport avec l'affaire. La faute à Samson qui avait mené ces entretiens sans suivre de protocole, sans questions préparées à l'avance, mais comme on cause autour d'un thé, à propos de tout et de rien. Prenez le récit du pédicure : il était allé au Marché juif pour faire aiguiser des ciseaux et s'était attardé chez le rémouleur, à discuter des avantages des fers à crampons, l'hiver, pour les chevaux. Qu'apportait cette histoire ? Rien ! Juste que le pédicure s'était absenté des bains pendant une heure, après que les soldats étaient arrivés pour se laver.

L'embarras que lui causaient ses évidentes lacunes professionnelles n'abandonna Samson que lorsqu'il sortit

du bâtiment du commissariat. Sa main serrait solidement la poignée fatiguée d'une serviette de cuir. Celle-ci – empruntée à Vassyl pour usage temporaire – avait un aspect qui en imposait, et donnait à Samson lui-même un sentiment d'importance. Un homme en uniforme avec une serviette de pareille qualité à la main ne pouvait que susciter le respect chez les passants, ou au moins une attention particulière.

Rue Karavaïev, provenant du jardin botanique de l'université, un léger vent frais et printanier, chargé d'odeurs d'herbes et de fleurs, pénétra dans ses narines et frappa l'orifice découvert de son oreille droite manquante. Samson enfonça aussitôt sa casquette de cuir, de manière à défendre son « talon d'Achille » des agaçants phénomènes de la nature.

Place de Galicie, on n'observait rien de l'agitation qui régnait d'ordinaire devant les bains. Samson dut frapper par trois fois à la porte d'entrée avant qu'on se décide à tirer le verrou métallique.

« Quand c'est-il que vous allez autoriser à chauffer de nouveau ? lui demanda, sans même le saluer, un gars barbu vêtu d'une chemise de calicot grise et d'un pantalon bouffant d'allure militaire. Les gens se sont inscrits en foule, les puces les bouffent tout vivants. Qu'est-ce qu'ils doivent faire ? Aller aux bains à l'autre bout de la ville ? Mais là-bas c'est plus cher, et la vapeur est pas la même !

– Bientôt, répondit Samson. Dès qu'on aura tiré au clair cette affaire de disparition, vous pourrez rouvrir.

– Et comment vous allez la tirer au clair ? » Le gars haussa les épaules et s'écarta pour laisser passer l'enquêteur. « On en a déjà qui ont disparu ici, et puis quoi ? Quelqu'un les a retrouvés ? Je t'en fiche !

– Vous travaillez au vestiaire, n'est-ce pas ? » demanda Samson en observant la barbe qui lui était familière. Le visage de l'homme était assez disgracieux : deux petits yeux voisiaient avec un gros nez comme par le fruit du hasard, alors que la nature les destinait à l'origine à deux personnes différentes. Mais la barbe en revanche se distinguait par son épaisseur et sa belle régularité.

« Tout juste.

– Et où pourrions-nous nous installer, vous et moi ? J'aimerais vous poser encore quelques questions.

– Poser des questions, c'est tout ce que vous savez faire ! » grogna l'homme avant d'entraîner le visiteur à sa suite.

Il passa derrière le comptoir du vestiaire, y prit un tabouret qu'il tendit à Samson tandis que lui-même s'asseyait sur une chaise.

Samson sortit de sa serviette papier et crayon. Et vit alors le visage de son interlocuteur se faire plus grave devant ces simples outils destinés à enregistrer la conversation par écrit.

« Eh bien, allez, interrogez-moi ! » dit l'homme d'un ton déjà plus conciliant.

Après avoir noté le nom de l'employé, Samson entreprit de lui poser des questions pertinentes, éclairantes, pointues même, tel un crayon bien taillé. Il fut immédiatement convaincu de n'être pas revenu pour rien. L'homme au visage un peu bancal lui raconta qu'au cours de l'année passée trois femmes s'étaient présentées, chacune affirmant que son mari était parti aux bains pour se laver et n'était jamais rentré à la maison. Une fois même les vêtements du mari étaient restés au vestiaire et on les avait rendus à sa femme, qui avait trouvé dans une poche un billet d'adieu : le charmant époux y informait sa

moitié de sa décision de mettre un terme à ses jours dans l'établissement de bains, il demandait qu'on le pardonne et qu'on s'abstienne de rechercher son corps. Mais comment s'abstenir? Bien sûr on l'avait cherché dans tout le bâtiment, fouillé les moindres recoins. En vain! On avait alors compris que le mari avait usé de ce subterfuge pour échapper à sa femme. Plus tard, on apprit que des bijoux de famille appartenant à celle-ci avaient disparu. En même temps que le gars. Or les bijoux, comme on sait, n'ont pas de jambes!

L'entretien avec le préposé au vestiaire durait depuis quatre feuilles de papier.

Fatigué d'écrire, Samson se massa les doigts comme s'il venait de jouer du piano sur le comptoir du local. Après quoi, il s'enquit du responsable de la chaufferie.

« Qu'est-ce qu'il ficherait ici, si les bains sont fermés? » répondit le barbu. Il doit être chez lui!

– Et comment le ferez-vous venir, quand il faudra chauffer de nouveau?

– Comment ça? J'enverrai un gosse du marché, il ira le chercher. Mais pourquoi vous voulez lui causer? Il fait rien qu'enfourner le bois dans la chaudière, il va jamais dans les salles.

– Justement, je voudrais inspecter les chaudières. Hier je n'y ai pas pensé. J'avais besoin de repos. Combien en avez-vous?

– Une grande pour la salle d'étuve commune, expliqua l'homme, et cinq petites. Mais ça fait quelque temps qu'on les allume plus, celles-là », ajouta-t-il avant de proposer de montrer lui-même celle en état de marche.

Il conduisit Samson dans un étroit couloir qu'il n'avait pas encore visité. Au bout d'une vingtaine de pas, ils s'arrêtèrent devant une mauvaise porte en bois. Sur le

mur d'en face se dessinait en noir un carré de planches goudronnées.

« Sur quoi ça donne ? demanda Samson.

– Sur la rue, pour décharger le bois.

– Eh bien, ouvrez ! »

Le barbu tira sur une poignée à demi dissimulée et le volet, dans un grincement de gonds mal huilés, pivota sur le côté, barrant l'étroit couloir. Le mur extérieur était particulièrement épais, et Samson eut l'impression de regarder dans une armoire. Il y distingua une hache et au fond un autre volet identique, peint au goudron, maintenu fermé par un crochet de fer passé dans un anneau latéral, scellé dans la maçonnerie de brique.

« On pourrait s'échapper d'ici par cette fenêtre, prononça Samson tout haut.

– On pourrait ! concéda l'employé. De l'autre côté, y a une toise de hauteur pour atteindre la chaussée ! Peut-être plus. C'est pratique pour balancer le bois du haut d'un chariot. »

La chambre de chauffe se révéla exiguë et haute de plafond. À gauche, un tisonnier était posé contre une pile de bûches. Devant lui, à hauteur de ceinture, Samson découvrit une grande porte en fonte. Au-dessous s'en trouvait une autre, plus petite, destinée à régler le tirage. Sa main se tendit toute seule vers la première. Une odeur froide et âcre de feu de bois lui souffla au visage. Samson fut surpris par les dimensions du foyer. Cette chaudière ne devait pas le céder en taille à celle d'une locomotive ! Certes, on n'y aurait pas tenu debout, mais on pouvait y loger assis à deux ou trois !

Samson tenta d'apercevoir le fond de la cavité. Il saisit le tisonnier, le glissa à l'intérieur et entreprit de

ratisser vers lui la cendre et les restes de bois non consommés.

« Mais pourquoi fouiller là-dedans ? s'étonna le barbu. Vous allez juste vous saloper avec la suie ! »

Samson lui jeta un regard mécontent et continua à tisonner le plus loin possible à l'intérieur du foyer. Il ne parvenait pas cependant à atteindre la paroi opposée. Pensant bientôt mettre un terme à l'exercice, il tira l'instrument vers lui et s'aperçut qu'il avait harponné quelque chose. Il décrocha de l'extrémité du fer une bande calcinée, pareille à une ceinture de cuir qui aurait brûlé. La retournant entre ses mains, il s'adressa au barbu.

« Et ça, qu'est-ce que ça peut être ? »

– Bah, n'importe quoi ! On crame aussi les ordures là-dedans. Pourquoi gaspiller ? Et quand on a amené aux bains les détenus de la forteresse de Loukianovka, on a récupéré cinq sacs de vêtements pouilleux. On les a brûlés là aussi. »

À droite de la chaudière se trouvait un tabouret sur lequel le chauffeur devait se reposer durant son travail. Samson le plaça sous la gueule du foyer et grimpa dessus. En se penchant, le torse entier glissé dans l'ouverture, il parvint enfin à toucher la paroi opposée avec le tisonnier. Il racla la cendre et les braises éteintes et de nouveau eut l'impression d'avoir croché un objet. Il ramena sa prise vers lui et la jaugea du regard. Il tendit la main vers le tas noirâtre et commença à l'émietter, persuadé que tout cela allait tomber en pluie à travers la grille d'entrée d'air. Mais non. Une partie se désagrégea, mais une sorte de barre noire émit un tintement étrange en heurtant les barreaux de fonte. Samson la prit dans sa main, s'extirpa du foyer, regarda son butin et se sentit d'un coup pénétré par le froid.

« *Os femoris* ! s'exclama-t-il, effaré.

- Quoi? fit le barbu dont la voix parut trembler.
- C'est un os! souffla Samson. Un os humain. Un fémur. Comment s'appelle le chauffeur?
- Ignat Mratchkovski.
- Et où habite-t-il?
- À Kostopalovka, au bout de la rue Skobelev. Je suis allé chez lui une fois.
- C'est l'endroit où l'on brûle les os de bœufs?
- Ouais, y a là-bas trois usines qui fabriquent du noir animal. »

Samson examina de nouveau le fémur presque carbonisé.

« Non, songea-t-il. C'est bien un os humain. Serait-ce celui d'un des soldats? »

Il se tourna vers l'employé du vestiaire.

« Pourriez-vous entrer là-dedans et trier soigneusement tout ce qui n'a pas brûlé? demanda-t-il en désignant la chaudière.

– Nooon! gémit l'autre. J'irai pas! J'ai trop peur. Ignat n'a qu'à s'en charger, il a sûrement plus l'habitude! »

Chapitre 3

Samson s'engouffra dans le bureau de Naïden sans avoir frappé, et ce ne fut que devant le regard étonné de son chef qu'il prit conscience d'avoir agi comme un gosse.

« Que se passe-t-il? lui demanda le commissaire d'un ton sévère, en retenant le tampon certificateur au-dessus d'un document qu'il venait de rédiger.

– Je les ai trouvés », déclara Samson, incapable de dissimuler un sourire victorieux.

Sa main brandit la serviette de cuir brun, comme en manière de preuve, faisant naître une expression de perplexité sur le visage du chef.

« Tous ? demanda celui-ci en regardant la sacoche d'un œil dubitatif.

– Pour l'instant un seul, je crois. Il a été brûlé dans la chaudière des bains. Il faut d'urgence arrêter l'employé de la chaufferie. Je connais son adresse.

– Très bien, dit Naïden avec un hochement de tête. Bravo ! Je ne m'attendais pas à ce que ce soit réglé si vite. Va, envoie des soldats le chercher, dis que c'est moi qui en ai donné l'ordre. »

Samson dévala l'escalier quatre à quatre jusqu'au rez-de-chaussée. Il transmit les instructions de Naïden à l'officier de service qui se fit préciser l'adresse et téléphona sur-le-champ pour réclamer un camion.

C'est avec le sentiment du devoir accompli qu'il regagna ses quartiers. Il étala sur son bureau le schéma de découpe du porc sur lequel il laissa tomber l'os calciné que renfermait sa serviette. L'objet avait quelque chose d'effrayant, pour ne pas dire sinistre. Samson secoua ses mains pour les débarrasser des cendres. Le dégoût qu'il avait d'abord éprouvé en touchant l'os s'estompa. Son regard glissa du fémur à l'empilement de sacs de jute contenant les vêtements et les bottes des disparus. De nouveau lui vint l'idée des mannequins, mais il l'écarta aussitôt. Vassyl avait raison, il n'y avait nulle part où les poser. On ne pouvait pas non plus transformer la pièce en vestiaire de bains publics !

Force serait de réduire chaque disparu à une boîte ou une enveloppe où serait rangé le contenu de ses poches. Ce contenu parlerait au nom de son propriétaire. Ou

plutôt révélerait de lui le plus important. Les vareuses et les bottes étaient des vêtements relevant de la fonction et non de la personne. On pouvait facilement les ôter aux morts pour les donner temporairement aux vivants. Ils ne renseignaient que sur la taille du corps et des pieds, et encore, de manière approximative, mais ne disaient rien des pensées et des projets. C'est d'ailleurs ainsi qu'on avait équipé Samson quand il était entré au service de la milice. Et rien, aucune idée ne lui était jamais venue en tête quant à l'individu dont il avait récupéré les bottes. Elles lui allaient, voilà, parfait ! Et son nouvel uniforme n'avait en rien modifié ses sentiments intimes. N'avait eu aucune influence sur eux.

Des pas pesants résonnèrent dans le couloir. La porte s'ouvrit toute grande et Serguy Kholodny déboula dans la pièce pour se figer aussitôt, les yeux fixés sur l'os noirci par le feu de la chaudière, qui traînait sur le bureau de Samson.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il après un moment.

– *Os femoris !* Un fémur d'un des soldats disparus, expliqua tranquillement Samson. Je l'ai découvert aux bains.

– Ô Seigneur ! soupira Kholodny. Qui donc a pu les tuer là-bas et brûler leurs corps ? »

Samson réfléchit un instant avant de répondre.

« Je crois que je commence à comprendre, déclara-t-il enfin. Ceci... (Il désigna l'os du regard.)... est probablement leur chef. Ils ont dû l'étrangler dans le bain de vapeur et transporter son corps à la chaufferie. Puis eux-mêmes auront déserté. »

Ce fut au tour de Kholodny d'être méditatif. Il s'assit à son bureau, y posa ses mains lourdes et lasses, puis déboutonna le col de sa vareuse pour soulager son cou épais de la contrainte de l'uniforme.

Depuis l'arrivée de son camarade, l'atmosphère de la pièce semblait changée. Il y régnait comme une odeur salée. Samson tourna la tête vers la porte. Renifla.

« Ce ne serait pas ton anniversaire dans quelques jours ? demanda Kholodny.

– Et comment le sais-tu ? s'étonna Samson.

– Vassyl me l'a dit. Il a dû lire ta date de naissance dans ton dossier personnel.

– Eh bien, je pensais éviter de le fêter cette année, dit Samson d'un ton presque lugubre. Les temps ne se prêtent guère aux réjouissances. J'ai enterré mon père il y a peu.

– Et comment ne pas le célébrer, quand tu es né juste avant le premier mai ? » Kholodny jeta un regard critique à son compagnon. « Là, c'est Dieu lui-même qui l'ordonne !

– Mais toi, tu n'obéis même pas à Dieu ! répliqua Samson, moqueur, ayant en mémoire les monologues athéistes de l'ancien prêtre.

– C'est exact, admit Serguy. Mais ton jour d'anniversaire, ce n'est pas tout à fait le tien. C'est d'abord celui de tes parents, eux qui le fêtaient déjà quand tu ne pouvais encore prononcer un mot ! Autant dire qu'il faudrait le faire en leur mémoire ! »

Cette réflexion trouva un écho chez Samson.

« D'accord, peut-être que j'organiserai quelque chose.

– Et dans ces sacs, qu'y a-t-il ? demanda Kholodny, changeant de sujet de conversation.

– Les vêtements des disparus, rapportés des bains », expliqua Samson.

La porte s'ouvrit soudain et dans l'embrasure apparut Abiazov, un dossier à la main.

« Eh bien, quelle puanteur chez vous ! » Il secoua la tête d'un air mécontent et tendit le dossier à Samson. « Naïden m'a dit qu'on t'avait confié les soldats. Voilà leur

liste et leurs fiches personnelles. Si tu te rends compte qu'il s'agit d'un crime relevant de la haine de classe, tu nous repasses tout de suite l'affaire ! »

Samson acquiesça du chef.

« Et ça, c'est quoi encore ? » Le regard du tchékiste venait de se poser sur l'os calciné. « Ça sort de l'affaire de viande ? » Il examina le schéma de découpe du porc sur lequel gisait l'objet. « Ce doit être ce genre de pièces à conviction qui empuantissent tout votre commissariat ! » ajouta-t-il tournant la tête vers la porte.

Un instant plus tard, il était reparti. Samson avait lui-même été intrigué par l'odeur, mais ne l'avait pas trouvée si déplaisante.

On entendit dehors le bruit de moteur d'une voiture qui s'éloignait.

« Tu veux des harengs ? demanda Kholodny.

– Volontiers ! C'est donc ça, ce qu'on sent ?

– Oui. On en a découvert de pleins tonneaux sur une barge près du port fluvial. La cale portait encore des scellés allemands. Les mariniers en revendaient en douce au marché Jitny, jusqu'à ce que les agents de la Comrespappro¹ s'intéressent à eux. Ils les ont suivis pour savoir d'où ils les sortaient, et ont mis un terme à ce désordre. On va pouvoir en distribuer des rations ! Tu as droit à trois unités, puisque tu es marié. Vassyl te les remettra. Mais on peut manger les deux miens tout de suite, en guise de déjeuner, pour fêter ça !

– Pour fêter quoi ? s'enquit prudemment Samson, craignant qu'il ne fût de nouveau question de son anniversaire prochain.

1. Commission régionale spéciale pour l'approvisionnement en vivres. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

– Eh bien, ne serait-ce que ton premier succès!» Kholodny désigna l'os carbonisé. «Seulement range-le pour le moment, et retourne l'affiche, qu'elle nous serve de nappe!»

Pendant que Kholodny allait chercher ses harengs, Samson enveloppa le fémur dans une feuille de journal et le rangea dans sa serviette. Il secoua l'affiche par la fenêtre pour la débarrasser des poussières de charbon et la reposa sur le bureau, cette fois-ci à l'envers. Mais si le schéma de découpe avait disparu de sa vue, il persistait dans ses pensées. Et lui rappelait de manière particulièrement douloureuse la récente affaire de viande et le fait que le soir même, à minuit, il devrait, lui, Samson, y mettre un point final. Ou plutôt, un point factice. Bizarrement, même l'idée que Chpakevitch échappe à l'exécution n'éveillait plus chez lui de joie secrète.

La dégustation du hareng coupé au couteau en menus morceaux débuta, grâce à Serguy Kholodny, dans l'enthousiasme et la joie, mais s'acheva par une soif et une sensation de brûlure d'estomac trop rapidement venues. Les poissons n'étaient pas très gros, et passablement imprégnés de saumure. Leur odeur cependant trahissait la présence d'un autre ingrédient, chimique celui-là. À trop longtemps dormir dans leurs tonneaux, ils avaient visiblement laissé passer leur heure de gloire, mais au goût ne se distinguaient en rien des harengs d'avant la révolution, que le père de Samson achetait parfois à l'épicerie du Krechtchatik pour accompagner le verre de vodka du vendredi.

«Fais gaffe avec cette flotte, dit Vassyl, comme il passait dans le couloir du premier étage devant le seau d'eau et la tasse commune, en voyant Samson y boire avidement.

Elle est chargée en rouille. Pour le thé, ça passe encore, tant qu'on a du sucre, mais comme ça, elle risque de te flanquer la courante ! »

Ayant bu tout son saoul, sans que sa langue eût perçu le moindre goût de rouille, Samson regagna son bureau. L'affiche transformée en nappe offrait un spectacle moins rebutant que criminel par ces temps de disette ! Il roula dans un grand craquement le schéma de découpe en une boule qu'il jeta dans la corbeille à papier.

Une fois assis, Samson ouvrit le dossier contenant la liste et les fiches personnelles des soldats disparus. Le premier, dans la colonne de noms de famille, était leur commandant : Spektor Iossif Evgrafovitch, né en 1888, originaire d'Odessa.

Samson l'imagina sous les traits d'un juif odessite au nez pointu, aux gestes brusques, comme il sied à un commandant, à la voix rauque, déjà naturellement accoutumée aux grossièretés et aux aboiements. Mais comment faire autrement avec des soldats du rang, facilement distraits par le bien d'autrui, rétifs à la discipline et perpétuellement affamés, du ventre comme des yeux ?

Posant la liste à côté du dossier, Samson découvrit juste au-dessous la fiche personnelle du commandant Spektor. On observait un ordre logique dans ces papiers. À n'en pas douter, sous la fiche du commandant se trouvait celle du soldat dont le nom figurait ensuite sur la liste. Samson en fut conduit à penser que les documents avaient été rangés là par un vrai professionnel, non par un quelconque paysan ou ouvrier enrôlé récemment.

Le visage de Spektor correspondait tout à fait à l'image que Samson attendait. Il sourit.

« Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Kholodny.

– Je mettais à l'épreuve mon intuition physiognomique.

– Et alors ?

– Elle fonctionne ! Je pense que c'est bien le commandant qui a été brûlé dans la chaudière. Le camarade Spektor.

– Mais comment le prouver ?

– Je n'en sais rien encore.

– Et tu n'as pas trouvé de crâne ?

– Non, le crâne a sans doute des os plus minces. Le feu les aura réduits en cendres.

– Oui, bien sûr. Les cendres aux cendres, la poussière à la poussière ! Mais ce fémur peut aider à y voir plus clair. Si l'on compare sa longueur à la taille du disparu, à condition de la connaître, bien sûr. »

Samson jeta à son camarade un regard approbateur. « Comment n'ai-je pas pensé moi-même à interroger des médecins ? » se demanda-t-il, surpris. Il se rappela le docteur Tretnér qui niait qu'il fût possible de remplacer les os malades par des prothèses en argent mais publiait des articles sur le sujet dans des revues médicales allemandes. Il serait fort opportun de le questionner...

Le personnage de Jacobson lui revint alors en mémoire et son humeur s'en trouva légèrement assombrie. Ce benêt de Belge s'était révélé bien moins benêt qu'il ne paraissait, puisqu'il avait réussi à s'entendre avec des soldats pour récupérer son costume et son fémur d'argent dans le bureau d'un enquêteur. Samson chassa de son esprit les idées le concernant, mais celles-ci ne firent que s'éloigner à peine et semblèrent rester à l'observer : lesquelles allaient avoir la faveur de ses cogitations à présent ?

« Je connais justement quelqu'un qui pourrait me renseigner à ce propos ! », déclara-t-il d'un ton alerte.

La figure de la princesse chirurgienne, Mme Gedroitz, s'était imposée à lui. Elle pourrait l'aider. Elle l'aiderait même certainement, car elle était une proche connaissance du docteur Vatrroukhine. Le docteur Tretner, lui, était un vieux renard qui risquait de le tromper.

Samson posa les yeux sur la serviette de cuir renfermant le fémur.

« Tu sais, c'est décidé ! Je m'en vais montrer cet os à un chirurgien compétent. Toi, pendant ce temps, fouille les poches des vareuses et des pantalons, d'accord ? Et range tout ce que tu trouveras en piles séparées. Et encore une chose ! Demande à Vassyl de planter 28 clous dans le mur derrière toi, puis accroche à ces clous les vêtements des disparus, dans l'ordre de la liste. » Il désigna le dossier resté ouvert sur son bureau.

Kholodny acquiesça.

Chapitre 4

Perchées dans les arbres entourant le bâtiment de l'hôpital Alexandre, les corneilles kiéviennes échangeaient des croassements sonores et hargneux. De l'église Saint-Michel attenante, on sortait le corps d'un défunt dont on venait de célébrer la messe. Le soleil brillait.

Samson trouva bien Vera Ignatievna Gedroitz au service de chirurgie, mais dut pour la voir patienter plus d'une heure sur une chaise devant la salle d'opération. Enfin, elle ressortit dans le couloir, la mine lasse, la blouse blanche maculée de sang. Ignorant la présence du visiteur qui l'attendait, elle secoua la tête d'un air affligé et parut vouloir s'éloigner.

« Vera Ignatievna, s'il vous plaît ! »

Samson s'était levé, laissant sa serviette posée par terre.

« Oui ? fit-elle en levant les yeux sur lui.

– Je suis Samson Koletchko, de la milice, vous m'avez extrait deux balles récemment...

– Jeune homme, c'est tous les jours que j'opère quelqu'un d'une blessure d'arme à feu, répondit-elle avec un sourire indulgent.

– Je comprends, bredouilla Samson. Mais il est très important pour moi de vous demander conseil. Ça ne prendra qu'une minute.

– Venez ! » soupira la chirurgienne.

Une fois dans son cabinet, elle ôta en premier lieu sa blouse, la jeta dans une corbeille au pied du mur puis en décrocha une autre du portemanteau, propre celle-là.

« Déshabillez-vous, montrez-moi ! commanda-t-elle à Samson quand elle fut assise à son bureau.

– Je ne souffre de rien, tout va bien ! »

Samson s'installa en face d'elle et sortit de sa serviette le fémur enveloppé d'un papier journal.

« Voilà, nous avons trouvé ceci aux bains de la place de Galicie. Des soldats y ont disparu. Pourriez-vous déterminer auquel d'entre eux cet os appartenait ? »

Vera Ignatievna prit la chose dans ses mains et l'examina avec attention.

« Ce n'est pas celui d'un soldat ! déclara-t-elle d'un ton ferme. D'une soldate peut-être mais pas d'un soldat.

– Une femme ? »

La chirurgienne acquiesça.

« Il n'y avait pas de femme là-bas... »

Samson secoua pensivement la tête.

« Comment le savez-vous ? dit Vera Ignatievna avec un sourire. Vous étiez avec eux pour vous laver ? »

– J’ai la liste de tout le détachement... » répondit Samson qui se rendit compte aussitôt que l’argument n’était guère convaincant. Mais il en trouva un autre. « S’il y avait eu avec eux une femme habillée en homme, elle ne les aurait pas accompagnés aux bains.

– Certes, concéda Vera Ignatievna. En ce cas cet os n’a aucun rapport avec l’Armée rouge. »

Pour prendre congé de manière moins officielle et plus humaine, Samson informa son interlocutrice que le docteur Vatrourkhine logeait pour le moment chez lui, qu’il était en bonne santé et d’excellente humeur. Cette nouvelle, lui sembla-t-il, ne laissa pas la princesse chirurgienne indifférente.

« Transmettez-lui mon bonjour. Qu’il passe me voir ! dit-elle. Venez ensemble du reste. Je crois vous avoir déjà reçu chez moi.

– Oui, j’étais avec lui justement.

– Eh bien, vous connaissez donc l’adresse. Je serai ravie. »

En chemin, rue Tarassov, Samson se trouva l’esprit assailli par des dizaines de truismes dont chacun cherchait à l’exaspérer davantage, à accentuer encore le manque de confiance en soi qui l’affectait ce jour-là. Il était à deux doigts de jeter l’os calciné dans une poubelle ! Il essayait de trouver des mots convaincants pour sa prochaine explication avec Naïden, mais en vain. Ce ne fut qu’à l’approche du commissariat de la Lybed, ou plutôt quand à droite se dessina l’observatoire universitaire, que Samson parvint enfin à se reprendre en mains. Pour cela, il dut s’arrêter et là, dans une presque totale immobilité, rassembler ses esprits. Des os humains ne pouvaient atterrir comme ça, tout seuls, dans une chaudière de bains publics. Et par conséquent, ses recherches pour résoudre

un crime l'avaient mis par hasard sur la piste d'un autre. C'était à la femme victime du second crime que le fémur appartenait. Et le criminel ou du moins le complice du forfait, en pareille circonstance, ne pouvait être que le chauffeur lui-même !

Ignat, le responsable de la chaufferie qu'on était allé arrêter, avait été amené au commissariat une demi-heure avant l'arrivée de Samson. Kholodny s'empressa de l'en informer dès qu'il eut franchi la porte.

« Interroge-le avant qu'il se soit remis du trajet, pendant qu'il est encore secoué », lui conseilla son camarade.

Samson laissa sa veste sur la chaise et sa casquette de cuir sur son bureau. Il ne se munit que de sa serviette.

Dans la chambre d'interrogatoire régnait une odeur de lait tourné. On aurait aimé aérer le local mais il n'y avait ni fenêtre ni vasistas. Le tabouret, rivé au sol par une chaîne, était posé de guingois. Mais Samson, qui avait déjà pris place derrière la table et disposé devant lui papier, porte-plume et encrier, n'avait nulle envie de se relever. Ce dont il avait envie, c'était de desserrer son ceinturon, et même de l'ôter totalement avec le pesant étui en bois protégeant son pistolet.

Le soldat de service parti chercher le prisonnier ne semblait guère pressé de revenir. Mais cela donnait un peu de temps à Samson pour réfléchir aux questions à poser.

La porte s'ouvrit et le soldat poussa dans la pièce le détenu dont les mains étaient liées devant lui.

« Asseyez-vous ! ordonna Samson au prisonnier. Quant à vous, restez derrière la porte ! » ajouta-t-il à l'adresse du soldat.

À présent, même si la lampe ne donnait pas une lumière très vive, Samson reconnaissait son homme. Ses grandes oreilles éveillèrent un instant chez lui une sorte de jalousie physiologique. De telles oreilles eussent réclamé une barbe épaisse, mais l'étroit menton d'Ignat n'arborait qu'une barbiche soigneusement taillée qui eût mieux convenu à un professeur d'université qu'à un chauffeur de bains.

« Procédons par ordre ! dit Samson pour attirer l'attention du prisonnier. Je vous demande de répondre aux questions biographiques de manière simple et brève. Nom de famille, prénom et patronyme.

– Mratchkovski, Ignat Oustimovitch, répondit l'autre d'une voix tremblante.

– Année de naissance ?

– Mille huit cent soixante-dix-sept. »

Les questions de routine suivantes semblèrent apaiser le chauffeur. Sa voix cessa de chevroter mais resta sourde et craintive.

Les innocents préliminaires terminés Samson demanda tout à trac :

« Combien de gens as-tu brûlés dans la chaudière ? »

Le visage d'Ignat se pétrifia. Ses yeux devinrent de verre et parurent s'emplir d'horreur.

« Je ne... je... » Sa voix s'était remise à trembler. « Mais il n'y a personne que j'aie... pourquoi me demander ça ? D'ailleurs... Je ne suis là-bas que depuis une semaine, avant ça je travaillais aux bains de la place Karavaïev... Ils m'ont débauché parce que leur ancien chauffeur avait cessé de venir... Autrement j'y serais resté ! »

Samson détacha son regard de la feuille de papier sur laquelle il notait les réponses du suspect, brièvement, en abrégé les mots.

« Comment t'ont-ils persuadé de changer de place ?

– Ils m'ont promis une rallonge au noir et tout ce genre de choses.

– Une rallonge ? demanda Samson, perplexe.

– Une prime, si vous voulez », expliqua Ignat.

Samson se pencha sur la serviette et en tira avec lenteur l'os enveloppé de papier. Il le déballa sur la table et le tendit au bout de sa main pour que le chauffeur le voie mieux.

« Qui est-ce ? » demanda-t-il.

Le prisonnier déglutit nerveusement sa salive, les yeux fixés sur le fémur brûlé.

« Dieu le sait ! bredouilla-t-il.

– Mais toi non ?

– Non...

– J'ai repêché ça dans ta chaudière, aux bains. Il y a peut-être autre chose encore dedans ?

– Je vous jure que je ne sais pas ! bégaya l'autre. Je n'ai brûlé personne ! Seulement du bois ! Et quand j'ai raclé la cendre l'autre matin, il n'y avait aucun os !

– Comment aucun ? Et celui-ci ? »

Samson leva le fémur plus haut.

« Peut-être qu'il traînait là depuis longtemps ? suggéra Ignat. Contre la paroi du fond ? J'ai jamais réussi à l'atteindre !

– Tu n'as jamais réussi ? ricana Samson en trempant sa plume dans l'encrier. Moi si : j'ai simplement pris le tisonnier et je l'ai tendu jusqu'à toucher l'autre côté, mais toi, bizarrement, tu n'as pas pu !

– Comment ça, le tisonnier ? s'exclama le chauffeur, interloqué. Un tisonnier, ça sert pas à ça. C'est pour répartir les braises dans le foyer. Et la gratte avait un manche trop court, j'y serais jamais arrivé !

– Quelle gratte ?
– Ben, l'outil qui sert à gratter les vieilles cendres.
Une espèce de pelle racloir », expliqua Ignat.

Samson secoua la tête, sceptique.

« Et que sais-tu de ton prédécesseur ?

– Rien du tout ! Il a sa maison sur l'île Troukhanov. Peut-être qu'il en a eu marre de traverser matin et soir le Dniepr en barque chaque jour que Dieu fait. Et s'il n'a pas de barque, de devoir payer le batelier. Il était un peu bizarre, à ce qu'on dit. Il adorait contempler le feu.

– Et tu prétends ne rien savoir de lui ! Comment s'appelle-t-il ?

– Jora Protaline, je crois. Il était pas copain avec grand monde aux bains. Un taiseux, qui en plus buvait pas !

– Et toi, avec qui es-tu copain là-bas ?

– Ben, je bois le coup avec le pédicure, avec le vestiaire. Puis c'est tout ! »

Durant l'interrogatoire, Samson eut le temps non seulement de tout noter, mais encore d'inscrire à part diverses remarques pour la suite : personnes à interroger, questions à poser...

Au bout du compte, cependant, ces deux heures d'interrogatoire l'avaient épuisé et il décida de s'interrompre.

De retour à l'étage, il découvrit à son grand étonnement que Kholodny avait utilisé les deux bureaux pour y disposer en différents tas papiers et autres menus objets trouvés dans les poches des soldats disparus.

« Ne touche à rien ! le prévint son camarade. Autrement, je vais tout mélanger. J'ai déjà eu assez de mal !

– Et où sont les affaires du commandant Spektor ? » demanda Samson.

Kholodny chercha des yeux la pile concernée sur le bureau de son camarade et la désigna du doigt.

Samson saisit le paquet de documents et s'éloigna vers la fenêtre. Il passa en revue les attestations, les laissez-passer marqués d'un coup de tampon. Son attention s'arrêta sur une lettre dont l'adresse de l'expéditeur était odessite.

Cher et bien-aimé Iossif, nous n'en finissons pas ici de t'attendre. Les échanges de tirs se font à présent plus rares à Odessa, plus nombreux la nuit que le jour. Merci pour ton envoi de sucre! Nous avons encore du sel et avons échangé ton violon avec les voisins, contre un sac de farine. Quand tout sera terminé, nous le récupérerons...

«Tu n'as pas de brûlures d'estomac? demanda soudain Kholodny.

– J'en ai eu, avoua Samson. À cause du hareng.

– Moi aussi, mais ça fait plusieurs jours que j'en souffre. Ça me tourmentait déjà avant.

– Prends-tu du bicarbonate de soude?

– Oui, mais ça n'y fait rien.

– Je demanderai au docteur », promit Samson.

Et aussitôt il songea qu'il ferait bien de rentrer chez lui, passer une heure ou deux. Le temps de voir Nadejda, de dîner et de demander conseil au docteur Vatrourkhine pour Kholodny.

Il en informa son camarade. Celui-ci tira alors un coupon de repas de sa poche de vareuse. Il le regarda d'un air sérieux.

«Moi aussi j'y vais! À la cantine! C'est que j'ai à peine déjeuné aujourd'hui », dit-il.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

Traduit avec le concours du Centre national du livre

Titre original : *Samson i bannoye delo*

Copyright © 2024 by Diogenes Verlag AG Zürich

© 2025, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © DR

Cette édition électronique du livre *Les Bains de Kiev* d'Andreï Kourkov
a été réalisée en septembre 2025 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1133-2)

ISBN ePDF: 979-10-349-1135-6